

**Gaétan Soucy**  
**L'histoire d'un premier roman**

Monique Grégoire

---

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19636ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Grégoire, M. (1994). Gaétan Soucy : l'histoire d'un premier roman. *Nuit blanche*, (57), 30–33.

# Gaétan Soucy

## L'histoire d'un premier roman

**Aborder l'auteur d'un premier livre, c'est plonger au milieu d'un lac, dont on n'imagine ni la profondeur, ni les remous possibles, ni les trésors cachés. À la lecture du premier roman de Gaétan Soucy, si l'on est entraîné par l'écriture, dérouté souvent par la complexité des personnages, égaré parfois dans le va-et-vient des histoires, on a d'abord été surpris par le titre et l'illustration de la page couverture ! Laterna Magica est une jeune maison qui ne veut publier que des manuscrits de qualité ; le roman de Gaétan Soucy est le deuxième titre paru. Nuit blanche a demandé à l'auteur de nous en parler.**

**Nuit blanche :** *Votre premier roman, L'Immaculée Conception, se situe dans le quartier Hochelaga, à Montréal, avant la deuxième Guerre mondiale, alors que vous n'êtes pas encore né. Beaucoup d'histoires se recourent, les indices semés au fil des pages ne révèlent que lentement le cœur du roman. Pouvez-vous, en premier lieu, décrire un peu le principal personnage, un employé de banque dans la trentaine qui prend soin du beau-père Séraphon, toujours attaché à son lit ou à une chaise roulante...*

**Gaétan Soucy :** Remouald est resté longtemps un mystère pour moi ; il m'échappait par plusieurs côtés ! Une certaine intuition me faisait dire que cet apparent abruti n'en était pas un... ! Au point de départ, une image s'était imposée à moi : celle de Remouald poussant quelqu'un en chaise roulante, dans les ruines d'un bar incendié. L'un veut avoir le cendrier qui apparaît dans les décombres puis le rejette ; l'autre ramasse un morceau de bois et le cache sous sa chemise ; des ombres se dessinent sur un pan de mur... De quoi être intrigué ! Puis une histoire a commencé à se dessiner dans ma tête, à se développer sur papier aussi. Dans un temps relativement bref — deux mois environ — se sont dévoilés les

aspects multiples de Remouald. Jusqu'à l'âge de 12 ans, c'est un enfant nettement surdoué, avec des préoccupations qu'on n'associe pas facilement à l'enfance, des réflexions qui sont, somme toute, métaphysiques, qui peuvent même prendre carrément des directions théologiques. Se pose alors la question : qu'est-ce qui a pu advenir à cet enfant pour qu'il devienne ce personnage médiocre ?

**N.B. :** *Se souvient-il de ce qui lui est arrivé ?*

**G.S. :** Le combat qu'il livre sans cesse pour oublier l'enfant qu'il a été est surprenant ; j'ai trouvé intéressant de traiter cela sur le mode romanesque. On dit « perdre la mémoire », mais lui tente désespérément de ne pas perdre l'oubli ! Il veut à tout prix effacer son enfance ; périodiquement il subit des attaques de mémoire, des crises qu'il appréhende, qui s'annoncent par des signes extérieurs, comme cet incendie du bar qui fait revivre celui qui a eu lieu 20 ans plus tôt. Remouald, c'est l'homme du paradoxe, celui qui essaie de nier la mémoire en lui. Quand on apprend ce qui s'est passé quand il avait 12 ans, on comprend très bien pourquoi il a basculé dans l'oubli, pourquoi il ne veut pas se souvenir d'une

chose aussi atroce que celle-là. Toute son histoire gravite autour de ce point majeur : ne pas perdre l'oubli.

**N.B. :** *La description que vous faites des différents personnages est toujours très précise, parfois provocante ; certains détails semblent de peu d'importance, mais cachent-ils aussi un mystère ? Par exemple la collection de timbres...*

**G.S. :** Une collection de timbres, c'est la première activité qui vient à l'esprit quand on imagine un employé de banque médiocre, qui cherche à occuper les longues soirées solitaires. Mais c'est une collection dérisoire, héritage reçu d'un professeur. Le propre d'une collection, c'est d'être enrichie et Remouald n'enrichit pas sa collection ; ce détail m'apparaît révéler quelque chose du personnage. Une collection qu'on ne collectionne pas, c'est un des éléments de cette vie insignifiante.

**N.B. :** *Puis arrive Sarah. Le gérant de la banque demande à Remouald d'en prendre soin pendant que la mère de l'enfant est à l'hôpital ; à son corps défendant, il parcourt avec elle les rues du quartier, il l'emmène au cinéma, il se trouve coincé dans une sorte de piège...*



photo : Éditions Laterna Magica

Gaétan Soucy

**G.S. :** Voilà. Sarah, ce n'est pas très clair pour moi, c'est une sorte d'appel incarné, c'est sa petite sœur perdue qui revient ; il s'y attache, il répond à son appel, il la suit vers Saint-Aldor et il meurt dans le feu d'une cabane de branchages. Alors Sarah disparaît, elle n'a plus de raison d'être.

### **Le besoin désespéré d'être aimée**

**N.B. :** *Pouvez-vous décrire cet autre personnage important du roman, Clémentine Clément. Elle est institutrice à l'école du quartier. Elle soupçonne certains élèves de se laisser entraîner par les plaisirs de la chair ; elle-même ressent un grand besoin d'être aimée et cherche à le satisfaire. Elle semble dépassée par les problèmes...*

**G.S. :** C'est vrai, c'est une personne dépassée par les problèmes parce qu'elle-même dépasse son époque ; elle n'a pas

les moyens qui seraient à sa mesure. C'est une femme de grand talent, de grande intelligence, qui a une sensibilité à fleur de peau, mais elle vit dans un univers qui lui fait obstacle de toutes parts. Cela aussi est intéressant à traiter sur le plan romanesque. Dans une perspective plus personnelle, ça me permet de me mesurer à mes propres problèmes, à ce qui en moi-même aspire à autre chose que ce qui m'est donné ; de voir le rapport que je peux entretenir avec ces difficultés ou ces aspirations toujours un peu frustrées.

Clémentine est malheureusement déséquilibrée, mais son déséquilibre est à la mesure de ce qu'il y a de riche en elle ; le choc que toute sa personne éprouve devant les obstacles de la vie est proportionnel à ce qu'elle aurait pu être si elle avait vécu ailleurs, à une autre époque... C'est vrai qu'elle cherche désespérément à être aimée, ce qui n'est pas une maladie en soi ! Ça peut rendre fou,

si l'appel demeure sans réponse ! Mon livre raconte un peu cette descente en enfer de Clémentine, l'enfer de l'absence de l'amour. Plus cruel encore : à la fin de l'histoire, elle croit avoir trouvé l'amour dans la personne du capitaine des pompiers, alors qu'elle ne s'est jamais fait rouler comme ça !

### **Une descente dans le non-dit du Québec**

**N.B. :** *Pourquoi avoir créé ces personnages d'une époque dépassée, dont Marie-Claire Blais par exemple s'est souvent inspirée ?*

**G.S. :** Parce que je voulais les rendre conformes à l'histoire qui m'habitait, une histoire totalement fictive, que je ne pouvais mettre en train que dans cette époque d'avant la guerre mondiale, et cela pour toutes sortes de raisons. J'ai essayé ►

d'évoquer l'univers qui était celui de l'enfance de mon père, un conteur remarquable ; me parachuter dans ce temps-là faisait surgir tout l'arrière-fond imaginaire de mon enfance. Entre l'époque où se passe le roman et l'époque où je suis né, la vie du quartier Hochelaga à Montréal est demeurée à peu près la même. J'ai comme assisté à la fin d'un monde, d'un univers encore assez villageois, très centré sur le clocher, les clans familiaux. Faire parler ces personnages-là ne m'a posé aucun problème de vraisemblance, ils étaient tout à fait plausibles. Même si je ne m'inspire d'aucun individu en particulier, ce sont des personnages que j'aurais pu rencontrer dans mon enfance et qui hantaient le quartier depuis deux générations déjà.

**N.B. :** *Ce quartier est donc celui de votre enfance ?*

**G.S. :** Tout ce qui est décrit du quartier Hochelaga est authentique. L'école, c'est l'école où je suis allé ; l'église, c'est celle où j'ai été baptisé. Il y a deux lieux distincts dans le roman : Hochelaga et le reste du monde que j'ai appelé Saint-Aldor...

**N.B. :** *Vous avez écrit d'autres textes, mais celui-ci est le premier publié. Pourquoi ? Pour vous libérer de certains souvenirs ou pour les faire revivre ?*

**G.S. :** Je voulais rejoindre une femme, en tout cas. Cette histoire-là, je l'ai vraiment écrite sous la pression d'une urgence, je sais que tout le monde dit ça, on écrit dans l'urgence — mais c'est vraiment mon cas —, c'est-à-dire que j'éprouvais le désir de me raconter cette histoire-là. Une autre raison : l'époque est importante pour les Québécois. C'est une période charnière, où quelque chose s'est décidé ; le Québec a sauté à pieds joints dans la modernité au cours des années 60, alors qu'il existe tout un arrière-fond encore sauvage. Le nom de Remouald contient le mot « remous », c'est voulu ; l'eau grondante sous le flot tranquille qui évoque une sorte de noirceur à la William Faulkner, qui est propre au peuple québécois, encore sauvage, très près des éléments, près du tellurique, des flammes ; très près aussi de certaines formes de relations avec autrui... Je pense que cet arrière-fond, il faut l'amener autant que possible au niveau de la conscience si on ne veut pas en être les victimes, si on ne veut pas en être les pantins. Pour dire ce que j'avais à dire sur mon pays, sur la communauté à laquelle j'appartiens, j'ai éprouvé le besoin de redescendre vers ce remous-là qu'on tâche plutôt d'oublier, comme Remouald essaie de le faire. C'est le danger du refoulement : il y a toujours défolement à un moment donné !

Voilà mes motivations : je sentais le besoin de me raconter une histoire

qui se situait à cette époque-là, mais plus profondément encore, je comptais effectuer une descente dans le non-dit de la communauté à laquelle j'appartiens.

**N.B. :** *Croyez-vous que cette histoire peut rejoindre des jeunes de moins de 30 ans ?*

**G.S. :** Je ne crois pas qu'il faille avoir fait la Campagne d'Italie pour lire *La chartreuse de Parme* ! J'ai l'impression que l'histoire, dans son immédiateté, suffit à susciter l'intérêt. Vont-ils aimer le livre ? Je ne peux certes pas répondre à la question, mais je ne vois pas d'opposition de principe à ce qu'il plaise à un public jeune. D'ailleurs la question n'est pas de savoir si les jeunes vont aimer *mon* livre ou si les jeunes sont encore capables d'aimer *un* livre ! S'ils sont encore capables d'aimer un livre, je pense que le mien a autant de chance que les autres, même s'il se situe dans une autre époque. Je crois néanmoins qu'il faut avoir vécu un peu pour assimiler ce roman ; non pas à cause de références à la religion, mais à cause du caractère même de l'histoire qui demande une certaine expérience de vie, je crois.

**« Il s'était levé, le bras en l'air, prêt à frapper. Elle éclata d'un rire horrible, ivre de défi. Ce rire le brisa.**

**« — Vous êtes soûle. Et vous êtes en train de perdre la tête.**

**« Elle se dressa avec une telle brusquerie que sa chaise se renversa. Sa toque était retombée, des mèches lui zébraient la joue, ses lèvres étaient gonflées de sang. Le directeur était terrifié. Il recevait ses postillons en pleine figure, ils pénétraient dans sa bouche entrouverte comme des gouttes de vinaigre. Il était terrifié parce qu'elle était terriblement belle.**

**« — Frappez-moi, allez ! Tapez sur l'autruche si vous croyez que ça va empêcher les gens de parler ! Mais ils vont continuer de dire que nous sommes amants ! Ils vont continuer de dire que je vous aime depuis cinq ans, depuis le premier jour où j'ai vu ce visage que je hais, que je me réveille la nuit pour haïr ! Comme je hais l'odeur de votre pipe, de ce whisky abominable, de votre corps malpropre que je retrouve quand vous n'êtes pas dans votre bureau et que je m'enfouis la figure dans le manteau qui est là, dans cette armoire ! Et vous savez ce qu'ils disent encore, les gens ? Ils disent que vous venez chez moi, que nous avons un code, que vous pouvez monter par derrière si j'allume la lampe de la cuisine !... Ils disent... ! Ils disent que vous êtes mon lion superbe et généreux ! Et ils disent plus aussi, ils placotent, les gens, si vous saviez ! Ils disent qu'on se soûle ensemble, et que je danse pour vous, pour vous seulement, pour vous provoquer — tenez, comme ça ! »**

L'Immaculée Conception, p. 241.

## Écrire pour ne pas devenir fou

**N.B. :** *Plusieurs personnages du roman écrivent, pour eux-mêmes ou à des amis. Est-ce seulement un procédé romanesque ? Ou cela révèle-t-il l'importance de l'écriture pour vous ?*

**G.S. :** L'écriture a certainement une grande importance pour moi ! Dans le roman, j'avais besoin par moments de quitter la perspective omnipotente de l'auteur par rapport à ses personnages. Il était important que le lecteur sache comment le Frère Gandon pouvait percevoir Clémentine, comment Clémentine elle-même pouvait se sentir perçue... Au fond, Clémentine n'a que l'écriture pour déverser son besoin tragique d'un homme, alors elle essaie ainsi de l'ancrer dans sa réalité ; le Frère Gandon essaie de ne pas perdre pied dans ses rapports avec Clémentine, et c'est en rédigeant un rapport pour un commissaire d'école qu'il parle d'elle. On comprend très bien que ce qu'il veut dire est beaucoup plus intime comme préoccupation, mais l'écrire de cette façon lui permet de garder un certain équilibre à ce niveau-là. Costade, l'entrepreneur des pompes funèbres, écrit à un ami à New York, car sans échappatoire, il serait radicalement fou ! Je me rends compte que tous ceux qui écrivent dans ce livre le font pour ne pas devenir fou, ou au moins pour ne pas perdre pied. C'est peut-être pour cela que moi-même, j'écris !

## Un roman qui participe de tous les genres

**N.B. :** *Le titre surprend, avec cette référence évidente à des croyances religieuses que beaucoup de Québécois ont rejetées...*

**G.S. :** Tout le roman est un démenti fracassant au titre, dans ce que celui-ci peut afficher de sérénité, de supra-terrestre... Le titre *L'Immaculée Conception*, c'est comme une vitre que le livre fait voler en éclats ; c'est pourquoi la présentation de la page couverture est à mon avis si pertinente ; le dessin de Richard Parent fait contraste, le titre est comme contredit par l'image ; c'est ce qui se produit aussi dans le livre où l'acte de conception est perpétuellement raté. Clémentine, très jeune, a eu un enfant mort-né et quand elle croit avoir trouvé le véritable amour, elle est exploitée de la manière la plus éhontée par son capitaine des pompiers ; les enfants sont tous maltraités, saccagés ; ce dernier mot revient souvent dans mon vocabulaire quand je parle du livre.

**N.B. :** *On y trouve aussi une certaine tendance au fantastique, avec des visions, des apparitions de personnes décédées...*

**G.S. :** Je n'ai sûrement pas cherché à donner une atmosphère fantastique au roman, mais puisqu'on se situe dans l'univers de Remouald, des choses fantastiques peuvent se produire. Quand Remouald revoit sa mère, alors qu'il est au marché avec Sarah, il se demande si c'est une apparition ou une hallucination, parce qu'on lui a expliqué qu'il peut avoir des hallucinations. Il ne faut pas oublier que chez lui tout tourne autour du travail de la mémoire, une mémoire qu'il refuse de reconnaître mais qui agit comme un rouleau compresseur ; les signes s'accumulent, jusqu'à ce qu'il rencontre son destin, là où Sarah l'emmène et, pour lui, c'est la fin !

**N.B. :** Avez-vous déjà envisagé d'écrire de la littérature érotique ?

**G.S. :** En fait, je ne vois qu'une seule scène dans mon livre qui éveille des émotions érotiques ; c'est la cuité que prennent le Frère Gandon et Clémentine Clément dans le bureau du Frère. Comme auteur, je ne me sens pas de dispositions particulières pour la littérature érotique et je n'en lis pas. En fait, tout va dépendre des personnages ! Ma façon d'écrire tend toujours à être en symbiose avec le personnage. Je ne sais pas ce qui va venir me hanter dans les magnifiques années à venir, mais si se présente un personnage pour qui l'érotique est une catégorie fondamentale, à ce moment-là, peut-être que oui, je m'y essaierai. Vous avez dû comprendre aussi que je suis très peu porté sur un genre ; je ne fais pas un roman policier, ou un roman sentimental, ou de la littérature érotique, mais il y a un peu de tout cela. Je me sentirais étriqué de me limiter à la littérature érotique.

**N.B. :** Et l'histoire de Wilson..., ce repas qu'il partage avec Remouald le soir de l'Immaculée Conception, le sac qu'il lui remet et qui contient la tête de la petite sœur qu'ils viennent de manger... Est-ce de la magie noire ?

**G.S. :** La magie noire est le fait de quelqu'un qui veut obtenir quelque chose des forces souterraines du mal. Wilson ne croit pas à ces choses-là. Son histoire rejoint le thème du double ; tous les personnages sont hantés par un double perdu. Wilson a perdu son frère jumeau ; c'est une plaie qui reste ouverte ! Il rencontre Remouald et une relation se développe, intéressante pour l'un et l'autre, semble-t-il. Quand il se rend compte que Remouald forme un autre couple, le soir, avec sa petite sœur, il veut déchirer cette autre cellule gémellaire. Ce qu'il fait est un acte de pur désespoir et de cruauté noire. Son histoire s'intègre parfaitement à la trame du livre. Ce n'est pas de la magie noire, c'est de la cruauté pure et simple.

**N.B. :** On trouve beaucoup de dureté, de cruauté, tout au long du roman...

**G.S. :** Oui, je veux rendre compte d'une réalité dure. Je ne fais pas du dur pour m'amuser, parce que ça me fait rire ! À quelques reprises, on m'a reproché la dureté de certaines scènes mais j'ai l'impression de n'avoir jamais manqué de retenue ni de pudeur. Il y a un niveau au-delà duquel je n'oserais jamais aller. On n'assiste pas au saccage de la petite sœur et je n'oserais même pas l'imaginer !

**« Remouald ahanait en traînant la luge, et s'interrompait parfois pour lever les yeux vers les nuages. Il n'avait pas vu la campagne depuis quinze ans, et tout explosait de grandeur, de profondeur, comme si la nuit prenait ses aises, échappée des couloirs étriqués de la ville. Il regardait autour de lui, ébloui, abasourdi par tant d'espace. La campagne semblait accrochée au firmament par la cime des arbres. Il y avait du ciel d'un bout à l'autre de la terre. Il n'y avait plus de place pour la souffrance, plus de place pour personne, les grands êtres élémentaires dans leur simplicité, leur indifférence, occupaient tout l'espace, reprenaient possession de l'univers. Remouald était une poussière de vie égarée dans l'infini. »**

*L'Immaculée Conception, p. 280.*

**« La petite fille le regardait fixement. Il ne l'avait pas aperçue tout de suite. Elle était assise dans un fauteuil dont les formes rebondies l'engloutissaient. Ses yeux noirs éclipsaient tout le reste, on ne voyait qu'eux dans son visage, hésitant entre la tristesse et l'étonnement, aussi profonds que des puits. Elle ne souriait pas. Ses pieds chaussés de laine dépassaient à peine du siège ; ils se frottaient l'un contre l'autre comme des petits chats qui jouent ensemble. »**

*L'Immaculée Conception, p. 46.*

**« Le frère Gandon bourrait sa pipe et M<sup>me</sup> Clément ne pouvait s'empêcher d'admirer ses longues mains fines, si masculines, dont les doigts étaient toujours un peu tachés, car le directeur était un peintre du dimanche. Clémentine respirait avec une réticence familière l'air vicié de cette pièce. C'était un bureau qu'on n'aérait jamais, il y flottait une odeur de tabac croupi et de vieux whisky (c'était un secret de Polichinelle que Gandon en buvait régulièrement, mais comme il n'en abusait pas, on fermait les yeux). Il pouvait avoir trente-six ou trente-sept ans : en dépit de nombreuses ruses, Clémentine n'était jamais parvenue à savoir son âge exact. Élané, grisonnant aux tempes, le visage comme un triangle parfait, et puis un front élevé, très beau, et des yeux en biseaux, aux paupières rabattues, un rien mélancoliques. Il**

**avait la réputation d'être un homme très intelligent. Et c'est justement pourquoi M<sup>me</sup> Clément était si souvent irritée contre lui. Il était si intelligent qu'il ne comprenait jamais rien à rien, il fallait toujours lui expliquer, car il possédait ce don remarquablement agaçant de ne pas croire en l'existence de la méchanceté ou de la bêtise, quand bien même elles lui eussent pendu au bout du nez. Il était prompt à tout excuser, à prêter à chacun les intentions les meilleures. Pour Clémentine, il suffisait d'ouvrir les yeux pour que mille évidences viennent contredire cette vue de l'esprit, et elle considérait cette bienveillance franciscaine comme un affront personnel. Le frère Gandon possédait en outre, à un degré superlatif, la faculté de ne rien remarquer quand M<sup>me</sup> Clément se présentait à lui dans une robe neuve. »**

*L'Immaculée Conception, p. 60.*

## Après ce livre très québécois...

**N.B. :** Vous maîtrisez la langue japonaise, vous êtes allé plusieurs fois dans ce pays, votre épouse est japonaise... Vous avez sans doute découvert d'autres réalités de l'autre côté du monde ?

**G.S. :** Je l'ai dans la tête, mon livre sur le Japon ! Il aura pour thème un hommage aux femmes japonaises. Je suis très agacé, et mes amies japonaises le sont aussi, par toutes sortes de clichés qu'on répand sur la femme japonaise. À entendre parler les gens, l'homme claque des doigts et la femme arrive en rampant ; c'est complètement contraire à la réalité. C'est inouï comme c'est faux. Ce sont des femmes d'un extraordinaire courage, du moins celles que j'ai connues et celles dont je voudrais parler. En y pensant bien, je me rends compte qu'il y aura beaucoup d'érotisme dans ce livre... Je ne sais pas encore si ce sera le prochain ! ■

*Entrevue réalisée par  
Monique Grégoire*

Gaétan Soucy a publié : *L'Immaculée Conception*, Laterna Magica, 1994.